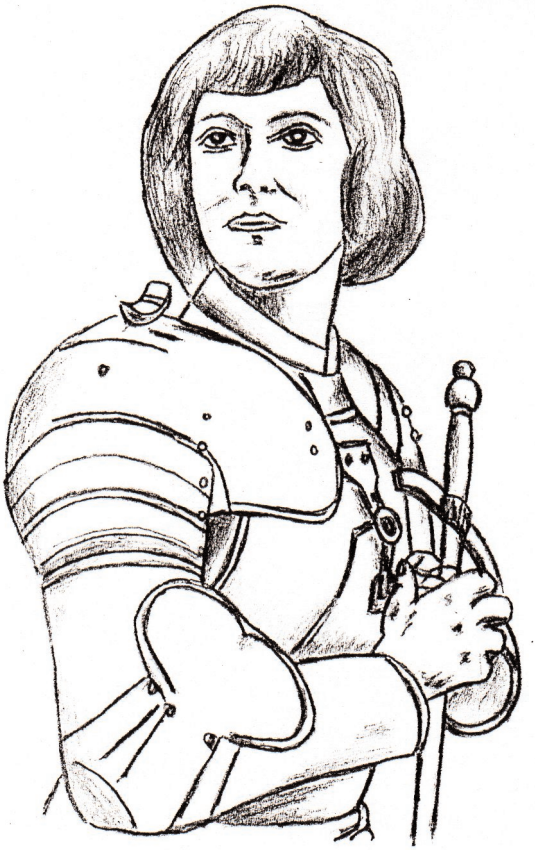
# L'IDÉAL CHRÉTIEN



# ET LA MISSION CHRÉTIENNE

**Éditions**
**Les Amis de St François de Sales**
**ISBN 3-905519-55-6**

**SOMMAIRE** (L'idéal chrétien)

– Le péché originel et la Rédemption .....4
– L'homme n'est qu'une créature .....
– humilité .....
– L'obéissance .....
– L'amour .....
– L'idéal chrétien .....
– L'idéal est simple age

– L'idéal est vrai
– L'idéal est toujours grand
– L'idéal est persévérant
– L'idéal est pur
– L'idéal est beau
– L'idéal est objet d'amour
– L'idéal est enthousiasmant
– L'idéal est l'antidote de la médiocrité
– L'idéal est sanctifiant
La responsabilité et la solidarité
Synthèse et projets
Réaliser sa mission

«Les Voix que j'ai eues étaient de Dieu. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par le commandement de Dieu ! Non, mes Voix ne m'ont pas déçues. Les révélations que j'ai eues étaient de Dieu.»

Sainte Jeanne d'Arc sur le bûcher

A celui qui, à nos yeux, a pour titre de gloire d'avoir rendu au culte de nos Pères dans la foi l'église de *Saint Nicolas-du-Chardonnet*, Monseigneur Ducaud-Bourget.

Paris, le 24 février 1985
premier dimanche de Carême

# L'IDÉAL CHRÉTIEN
# ET LA MISSION CHRÉTIENNE

«Au nom du Père et du Fils
et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Chers confrères et amis, bien chers frères.

Étant donné que, selon des paroles de saint Pie X, *«le véritable esprit chrétien a sa source première et indispensable dans la participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Église»* Motu Proprio du 22 nov. 1903, il m'a semblé que nous devions commencer par retenir les sentiments que l'Église veut réveiller en nous aux premiers jours de ce Carême.

Il y a quelques jours - c'était mercredi dernier - une vérité d'une importance cruciale nous a été rappelée. Il nous a été rappelé ce que les vanités et les illusions du monde, une certaine science et l'essor technologique continu veulent nous faire oublier ou nient. Il nous a été rappelé notre humble origine. Face à l'orgueil, dont est gonflé l'homme moderne, l'Église nous a présenté l'humilité.

Parce que le contraire ne se chasse que par le contraire, l'orgueil, comme péché, se chasse par l'humilité. Car l'orgueil qui est un péché distinct, est aussi le fond invariable, la source commune de toute faute commise contre Dieu, de tout péché véniel ou mortel. Parce que le contraire se chasse par le contraire, sous la puissance de la liturgie et la grâce du repentir, nous avons, ce mercredi-là, incliné notre tête. Le célébrant a déposé

sur elle les cendres bénites - obtenues à partir de rameaux qui durant ces onze derniers mois nous ont remémoré la royauté du Christ - en disant :

Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.

*«Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.»*

Ce sont les paroles mêmes que Dieu, sitôt après le péché originel, a prononcées sur Adam et, en lui et par lui, sur toute l'humanité.

Comme peine de ce péché, affectant l'existence humaine, Dieu retirait en particulier le don préternaturel d'immortalité qu'Il avait gratuitement accordé à l'homme en dépendance de la grâce sanctifiante.

Car nous dit le Sage : «Dieu a créé toutes choses pour la vie et toutes les créatures étaient saines à leur origine et il n'y avait pas de poison d'anéantissement en elles, et le séjour des morts ne régnait pas sur la terre» (Sagesse, I, 14). Mais, par suite du péché originel, l'homme est mortel : le lien entre l'âme et le corps se rompt inexorablement un jour et le corps tombe en corruption et retourne à la poussière.

Ce n'est que depuis le péché originel, c'est en raison de lui que les hommes peinent au travail, qu'ils pleurent, qu'ils souffrent et qu'ils meurent. Tout cela est une punition, bien sûr, mais cela est aussi, de par la toute-puissance de Dieu et sa miséricorde, la voie de la Rédemption. Parce qu'Il est tout puissant, Dieu fait des défauts des moyens. Si l'homme accepte les peines de la vie, s'il les offre, il expie ses péchés, il se rachète, il satisfait et mérite aussi pour le prochain.

Ainsi l'existence humaine gravite autour de deux centre, autour de deux pôles : la faute d'Adam avec ses conséquences tragiques, et la Rédemption avec ses mérites infinis. Si l'on oublie, si l'on occulte le premier centre, on ne comprend plus la

souffrance ni la nécessité du combat spirituel et il devient impossible de bien éduquer les enfants. S'il n'y avait pas le second, nous serions réduits au désespoir. Nous resterions cette massa damnata, cette masse damnée, dont parle saint Augustin.

Savoir que notre corps est sorti du limon de la terre, auquel il retournera nécessairement un jour, pour n'en ressortir qu'au moment de la résurrection - à la fin du monde -, nous conduit à considérer ce que c'est que l'homme et nous contraint par là à l'humilité.

**L'homme n'est qu'une créature**

Qu'est-ce que l'homme ? L'homme c'est l'union substantielle et friable de l'âme et du corps. Dans le livre de la Genèse (II, 7) nous lisons qu'au corps d'Adam, nouvellement sorti du limon de la terre, Dieu souffla «un souffle de vie de sorte qu'Adam devint vivant et animé». Nous avons bien lu; le Créateur forma d'abord le corps du premier homme, et ensuite il lui donna l'âme. Cela est révélé. Aussi «la foi catholique nous oblige-t-elle à maintenir l'immédiate création des âmes par Dieu», selon l'affirmation du Pape Pie XII dans sa lettre encyclique Humani Generis, du 12 août 1950, qui condamne l'erreur du transformisme. – Cette erreur prétend que les espèces actuelles, en particulier l'espèce humaine, proviennent d'espèces plus simples et que les premiers êtres vivants se sont formés à partir d'une matière inerte grâce à ce que l'on appelle «l'évolution moléculaire», dont personne n'a pu, évidemment, et pour cause, apporter une preuve scientifiquement certaine.

D'ailleurs cette vérité révélée, quant à la création de l'homme, est une vérité philosophique. On ne donne, on ne transmet que ce que l'on possède. Or l'âme humaine est spirituelle, parce qu'elle est immatérielle, comme le prouve l'opération de l'intelligence. Elle ne peut donc pas être en puissance dans la matière. Elle ne peut être produite que par Dieu et par

création ex nihilo, à partir de rien de préexistant.

L'homme est donc bel et bien une créature de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Non seulement Dieu créé l'homme, il le pose un jour dans l'existence, mais encore pour que l'homme reste en vie, continue d'exister et agisse, il faut que Dieu le mantienne et le soutienne dans ses actes. L'homme est par rapport à Dieu comme la lumière par rapport au soleil. Si le soleil disparaît, la lumière cesse. Si Dieu cessait un instant de conserver l'homme, celui-ci disparaît aussitôt. A sa place il n'y aurait plus rien. Il serait annihilé, anéanti totalement.

**L'humilité**

Voilà le premier fondement de l'humilité. Il se situe dans l'ordre naturel des choses. L'homme, pour être et persister dans l'être, a besoin de Dieu créateur et conservateur.

Quand on pense que dans l'acte même de son péché, le pécheur est soutenu par Dieu... Misère, fol orgueil du pécheur, contradiction du pécheur...

Une formule magistrale résume cette doctrine : une parole de Notre Seigneur à sainte Catherine de Sienne. Vous la connaissez certainement. Puissions-nous nous enfoncer dans sa profondeur. «La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité en te découvrant que par toi-même tu n'es pas, et que l'être tu le tiens de moi qui t'aimais, toi et les autres, avant que vous fussiez (Dialogues, 1ère réponse, Chap. 1).

Mais l'homme a été appelé à la vie surnaturelle. Et cette vie surnaturelle vaut incomparablement plus que la vie purement naturelle. Adam a été créé avec la grâce sanctifiante. Nous chrétiens, fils de l'Église, nous avons reçu la grâce sanctifiante au baptême et, quand, hélas, elle est perdue par le péché mortel, le beau sacrement de pénitence est là pour la rendre. Aussi l'humilité a-t-elle un second fondement, dans l'ordre surnaturel celui-là

: la nécessité de l'œuvre surnaturelle de Dieu pour notre salut éternel. Le souffle de vie reçu par le corps d'Adam était créateur et sanctificateur. Pour nous, maintenant, la sanctification se réalise après la naissance, par le baptême. Le baptême nous donne la grâce sanctifiante, cette participation réelle et mystérieuse à la vie intime de la Sainte Trinité. L'âme qui, naturellement rationnelle, naturellement intelligente, participe à l'intellectualité divine, ressemble déjà à Dieu comme Intelligence suprême. L'âme, par la grâce sanctifiante, participe à la Déité, à la nature divine comme divine, à la vie intime trinitaire, à Dieu auteur de la grâce. Nécessaire au salut, cette grâce sanctifiante est la semen gloriae, la semence de la gloire. Car la gloire est l'épanouissement, dans l'éternité, de la grâce sanctifiante reçue dans le temps.

Mais ce n'est pas tout. Que l'âme soit ou non en état de grâce, pour qu'elle pose le moindre acte salutaire, le moindre acte ayant une portée d'éternité bienheureuse, comme le moindre acte méritoire pour le Ciel, pour qu'elle garde la grâce sanctifiante et spécialement pour qu'elle persévère jusqu'à la fin, il lui faut une aide spéciale de Dieu, une grâce actuelle, selon les paroles du Sauveur : sine me nihil potestis facere, «sans moi vous ne pouvez rien faire» (st Jean XV, 5), rien faire dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel. La grâce actuelle est dans l'agir surnaturel ce que le concours général de Dieu, créateur et conservateur de l'être, est dans l'agir naturel. Ainsi, par exemple, le pécheur a besoin d'une grâce actuelle afin de s'approcher du confessionnal avec la contrition suffisante pour recouvrer, par le sacrement de pénitence, la grâce habituelle, la grâce sanctifiante.

Deux canons du second concile d'Orange - qui s'est tenu en l'année 529, afin d'affirmer le dogme catholique sur la grâce divine contre les erreurs pélagiennes et semi-pélagiennes - ont fixé irrévocablement cette doctrine en des formules saisissantes.

Nemo habet de suo nisi mendacium et peccatum - «Nul n'a de

soi-même, n'a comme venant exclusivement de soi-même, que son mensonge et son péché». C'est le canon 22. Le canon 20 affirme Nihil boni hominem posse sine Deo. L'homme ne peut faire aucun bien sans Dieu».

En voilà assez, n'est-ce pas, pour rejeter cette folle dignité humaine de l'impie dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui, avec son cortège des droits de l'homme opposés aux droits premiers et imprescriptibles de Dieu.

Car «Dieu, qui a créé admirablement la dignité de la personne humaine et qui admirablement encore l'a restaurée, nous a faits participants de la divinité de son Fils Jésus-Christ, lequel a daigné se faire participant de notre humanité : telle est la vraie et très haute noblesse de notre âme; telle est la noblesse du chrétien; telle est la noblesse de tous ceux qui vient dans l'état de grâce sanctifiante». – Nous venons de citer le pape Pie XII dans son discours à la jeunesse italienne d'Action catholique, donné le 2 novembre 1941 –. Dieu a créé admirablement, en Adam, la dignité de la personne humaine. Il l'a restaurée plus admirablement encore en son Fils incarné. Il nous élève à la vraie noblesse humaine par la grâce sanctifiante.

Ces vérités naturelles et ces vérité surnaturelles, nous les connaissons bien. Nous les connaissons, nous les admettons, théoriquement. Mais demandons-nous avec sincérité si nous les admettons pratiquement. Admettons-nous pratiquement que Dieu soit notre créateur et que nous devons lui être soumis en tout ? Croyons-nous vraiment que la grâce sanctifiante vaut plus que toutes les richesses de la terre réunies, et que notre sanctification, si elle est l'œuvre de notre bonne volonté, est d'abord et principalement l'œuvre de la grâce actuelle ?

Faisons donc tout ce qui dépend de nous, sachons nous détacher des créatures pour garder en nous la grâce sanctifiante et la laisser se développer. Prions, sans nous lasser, pour obtenir de Dieu ces grâces actuelles nécessaires à notre perfection et à notre salut.

**L'obéissance**

Puisqu'il en est ainsi, il faut obéir à Dieu créateur et auteur de la grâce. Cela aussi nous le comprenons, nous le savons. Nous comprenons spéculativement qu'il ne peut pas être autrement. Cependant quelle difficulté n'avons-nous pas à lui obéir !

«Je t'ai déjà dit – Notre Seigneur s'adressant encore à sainte Catherine de Sienne – que l'homme n'est obéissant qu'autant qu'il est humble, et qu'il n'est humble qu'autant qu'il est obéissant» (Dialogues, l'obéissance, chap. V).

Or pour obéir il faut écouter, il faut prêter l'oreille, selon l'étymologie du mot «obéir». - Rien de plus utile en effet que de revenir à la source du mot pour en pénétrer le sens, pour saisir la profondeur de ce qu'il signifie, pour en recueillir la valeur concrète.- «Obéir» traduit le latin oboedire, qui se décompose en ob-audire. La préposition ob signifie vers, à cause de; elle entend un mouvement. Audire est un verbe que nous traduisons par entendre. Ce qui donne pour oboedire la signification étymologique : prêter l'oreille, suivre les conseils, suivre le commandement écouté.

Voyez comment cela s'applique à l'acte de foi. Pour saisir le vrai, pour concevoir et exprimer une vérité, l'intelligence doit se soumettre à la réalité préexistante à la pensée. La vérité, selon la définition de la philosophie, est l'adéquation entre l'intellect et la chose connue. Une pensée vraie est une pensée conforme à la réalité de la chose qui en est l'objet. Or, l'acte de foi est un acte de l'intelligence. Par la vertu infuse de foi, l'intelligence se soumet à la vérité révélée indémontrable et y adhère. Et saint Paul nous dit bien que la foi vient de ce que l'on a entendu la prédication : Fides ex auditu (Rom. X, 17). La foi est une obéissance.

Nous devons écouter Dieu pour le servir.

Par quels moyens Dieu nous parle-t-il ?

Il nous parle par ses commandements et nos supérieurs légitimes dans le domaine de leur autorité, par la doctrine de son

Église – qu'il nous faut donc étudier en fonction de notre état de vie et de nos devoirs –, par le confesseur et le directeur spirituel, dans l'oraison, par sa création qui le révèle, par les événements qui tissent nos journées...

Les événements, notamment, sont le langage quotidien de Dieu, son mystérieux mais très riche langage. Car du cours du temps, aucune joie, aucune vicissitude, aucune réussite, aucune peine, n'échappe à la Providence. L'âme humble et recueillie est attentive à cette parole divine et sait la comprendre. L'âme humble tire profit d'une humiliation par exemple. L'âme recueillie, qui ne se laisse pas mener pas sa sensibilité ou ses passions, médite, comme la Vierge Marie, ces événements dans son cœur et y discerne les desseins de Dieu sur elle.

L' humilité nous fait donc nous situer à notre juste place et nous considérer dans notre exacte condition devant Dieu. Elle est la connaissance de la vérité sur soi-même. Si Dieu aime tant l'humilité, c'est qu'Il est la Vérité suprême. D'autre part l'humilité implique que la sujétion de l'homme à Dieu, la subordination de l'homme à Dieu, la conformité de la volonté humaine à la volonté divine.

**L'amour**

Or, c'est l'amour qui fait l'union des esprits et des cœurs. C'est l'amour de charité qui fait que le regard de l'homme calque la pensée de Dieu. Notre-Seigneur disait encore à sainte Catherine de Sienne : «Aucune vertu, ma fille, ne peut avoir la vie en soi sinon par la charité». (Dialogues, 1re réponse, chap. III). Dieu nous a aimés le premier. Il nous a créés par amour, car le propre de la bonté est de se répandre. Par un amour ineffable, dans le Sang répandu du Verbe incarné, Il nous a relevés de notre déchéance. A son amour infini. à son amour infiniment miséricordieux, nous devons, dans l'humilité, apporter une réponse d'amour.

L'humilité conduit à l'obéissance.

L'humilité est la sève de l'amour.

Il y a un mot qui réunit l'obéissance et l'amour. Ce mot, c'est celui d'«idéal».

**L'idéal chrétien**

Qu'est-ce que l'idéal ? Voilà notre nouvelle question.

L'idéal est l'absolu à la portée de l'homme. C'est le divin descendu dans l'homme.

L'idéal est une perfection à atteindre.

L'idéal est une mission, donnée par Dieu, à réaliser.

L'idéal est la perfection entrevue et voulue d'un vouloir foncier.

L'idéal est la mission divine accomplie par amour de Dieu, coûte que coûte.

Donnons-en les caractères. L'idéal est simple. Il est vrai. Il est grand et persévérant. Il est pur mais non pas dur. Il est beau. Il est digne d'être aimé. Il est enthousiasmant et il est sanctificateur.

**L'idéal est simple**

L'idéal est simple parce que qu'il unifie la vie, parce qu'il la simplifie. Il subordonne et coordonne les désirs et les œuvres. En dehors de lui il ne y avoir que complication, essoufflement, énervement.

L'on dit parfois de quelqu'un qu'il manque de volonté. L'on pourra confesser que l'on manque de volonté. En réalité il y a là illusion ou duperie. La volonté n'est pas tant faible. Elle est plutôt divisée. S'il y a un décalage entre le vouloir et le faire, et quelquefois un fossé qui n'est jamais franchi entre les deux, c'est qu'il y a manque d'unité dans ce que l'on veut, manque d'ordre. Parce que la volonté est divisée, nos énergies se répandent, sans profit véritable, sur des objets qui se contrarient.

Au contraire, l'idéal unifie notre vouloir et nous rend véritablement efficaces. Il faut donc cultiver la passion de l'idéal. Loin d'étouffer les autres nobles sentiments et les généreux élans du cœur, la passion de l'idéal les éveille, les stimule, les coordonne, les subordonne les uns aux autres, les unifie, les harmonise et les concentre vers cet unique but ultime qu'est la perfection que Dieu attend de nous, la mission que Dieu nous a donnée.

**L'idéal est vrai**

Il est vrai parce qu'il est fondé sur un modèle supérieur, transcendant, parfait : Jésus-Christ. Reçu d'en-haut, il correspond à la réalité telle que Dieu l'a faite. Il est un réalisme, non pas un idéalisme. L'idéalisme, vous le savez, est cette erreur philosophique funeste, qui infeste le monde moderne. Elle refuse la soumission de l'intelligence à la réalité. D'après elle, c'est l'homme qui crée la réalité à partir de sa pensée. Aussi en dehors de l'idéal règne l'illusion que suivra la désillusion. En dehors de l'idéal règne la folie du rêve à la recherche de l'impossible. Car l'idéal fait «prisonnière l'intelligence à l'obéissance du Christ». (II Corint. X, 5); il ramène l'action aux principes, parce que celle-ci a été contemplée en Dieu, calquée sur Notre-Seigneur, élaborée à partir de la doctrine de l'Église. Il y a l'idéal du prêtre qui n'est pas à réinventer, mais à reconnaître et à reproduire, à partir du modèle du prêtre : le Prêtre Éternel, Jésus-Christ. Il y a l'idéal du mariage qui n'est pas à inventer, mais à connaître et à réaliser, si Dieu le veut. Il y a l'idéal de l'homme politique dont l'Église a fixé en substance la mission. Il y a l'idéal du militaire : servir la patrie avec honneur et humanité...

**L'idéal est toujours grand**

L'idéal est toujours grand, magnanime. Car rien n'est petit, rien n'est mesquin au service de Notre-Seigneur qui est admirable dans toutes ses œuvres.

**L'idéal est persévérant**

Il n'est pas impatient mais persévérant. Il n'est pas peureux mais courageux. L'idéal supporte l'adversité et le revers passager sans s'attrister. L'usure du temps, la longueur des épreuves, le délai dans la réussite ne viennent pas à bout de lui. Rien de tout cela ne peut l'émousser ni le faire disparaître. L'homme épris de l'idéal chrétien est un homme fort.

**L'idéal est pur, il n'est pas dur**

L'idéal est pur, parce qu'il est simple et divin. Mais il n'est pas dur, parce qu'il est humble et humain. Il est humble, car il s'appuie sur Dieu, sans qui rien n'est possible. Il est humain, car il tient compte de la condition de l'homme. Bien qu'il se résolve en des principes transcendants, pas plus qu'il ne tombe dans l'idéalisme spéculatif, il ne tombe dans l'idéalisme moral. Car il tient compte des circonstances pour appliquer les principes avec toutes les nuances voulues. Il n'est pas une forme de libéralisme, et il n'est pas froidement systématique. Il est absolu à la portée de l'homme.

**L'idéal est beau**

L'idéal est beau. En effet, le beau peut être défini comme l'éclat, le rayonnement de l'intégrité et de l'harmonie, dans lequel se délectent l'intelligence et la sensibilité. Or l'idéal est intègre et harmonieux, parce qu'il est divin et simple. Rien ne lui manque dans son ordre, – il y a l'idéal de l'artiste, celui de l'écrivain, celui de la mère de famille, celui du prêtre... – car à Dieu rien ne manque. Sa simplicité fait que l'idéal unit intimement les devoirs divers de chaque vie humaine. Il rayonne par sa noblesse, par le reflet du divin en lui. Ailleurs, tout projet et toute action sont finalement imparfaits, privés de goût, fades.

**L'idéal est objet d'amour**

Alors l'idéal est digne d'être aimé, c'est-à-dire qu'il est un digne objet d'amour, d'amour de volonté et d'amour de passion. Comme tel il engendre de soi la haine de ce qui lui est contraire, la haine du faux, la haine de la falsification, la haine de ce qui est laid. Parce que selon le mot de David : Qui diligitis Dominum, odite malum (Ps. XCVI, 10). «Ceux qui aiment le Seigneur, haïssent le mal». L'idéal est aimable parce qu'il est vrai et beau, parce qu'il rayonne de certitude et reflète la splendeur divine. Car le vrai est aimé en tant qu'il est beau.

C'est ainsi que le Roi Salomon a témoigné avoir «aimé la sagesse, l'avoir recherchée dès sa jeunesse. Il a tâché de l'avoir pour épouse et il s'est épris de sa beauté...» (Cf. Sagesse VIII, I). Et Pascal dit quelque part : «Rien de grand ne se fait sans passion». Chez le saint ce mouvement de la sensibilité, qu'est la passion, est une flamme, un brasier de charité, la redondance, l'irradiation du zèle et de l'ardeur de l'amour de Dieu et des âmes. Tout saint est un passionné dont les passions, sous la domination de la raison, sont parfaitement réglées. Regardez saint Paul, regardez sainte Angèle de Foligno, regardez saint Ignace de Loyola...

**L'idéal est enthousiasmant**

Parce qu'il est grand et beau, parce qu'il est d'origine divine, l'idéal est enthousiasmant.

Il me semble qu'il faille insister sur ce caractère, car notre époque est marquée par le manque d'enthousiasme. Même notre jeunesse, victime de la crise effroyable que nous traversons dans tous les domaines, donne parfois des signes d'anémie.

Il faut redonner des certitudes, des convictions aux intelligences. Il faut réveiller dans les cœurs de grands et profonds désirs. Notre chrétienté – en particulier notre jeunesse catholique – doit retrouver, si elle les a perdues, la confiance dans l'avenir,

la foi dans la possibilité de reconstruire, par la grâce de Dieu, un monde meilleur, un monde où régnera à nouveau le Christ-Roi.

Mes bien chers frères, nous représentons l'espoir de l'Église, je dirai même l'espoir de Dieu. C'est sur nous que Dieu compte, – il n'y a pas de doute – pour rebâtir son Église et restaurer l'ordre social chrétien. Par conséquent il nous faut être enthousiastes. Suivant l'exhortation du psalmiste : Viriliter agite, et confortetur cor vestrum omnes qui speravis in Domino (Ps. XXX, 25). «agissons avec courage, et que notre cœur s'affermisse, nous tous qui espérons dans le Seigneur.»

Parce que l'enthousiasme est un transport divin, parce que être enthousiaste signifie étymologiquement avoir Dieu en soi, brûler d'une énergie divine, l'idéal, qui justement vient de Dieu, est enthousiasmant.

**L'idéal est l'antidote de la médiocrité**

L'idéal est à l'antipode de la médiocrité, il en est l'antidote. L'idéal c'est le bien meilleur à réaliser aussi parfaitement que possible, aussi héroïquement que possible. Il est un sommet sublime perçu de loin, vers lequel tend notre vouloir foncier, au service duquel sont mises toutes nos énergies et après lequel, à la fin, comme d'un tremplin divin, nous accéderons au ciel. La médiocrité au contraire se trouve à mi-côte entre le bien et le mal. Elle n'aime pas la vérité tout entière. Elle fuit le mieux qu'elle appelle excès, pour cacher sa paresse. Elle a horreur du sublime. Elle ne décolère pas contre l'idéal.

Le génie d'Ernest Hello, en des formules fulgurantes a tracé, dans son extraordinaire livre : L'Homme, un portrait de l'homme médiocre. Il faut avoir lu cela. Hello est un aigle qui fonce, pour les anéantir, sur les feintes, la duperies et l'hypocrisie humaines. Citons quelques passages de ce chapitre impérissable intitulé justement : L'homme médiocre.

«L'homme médiocre est juste-milieu sans le savoir. Il l'est par nature, et non par opinion; par caractère et non par accident. Qu'il soit violent, emporté, extrême, qu'il s'éloigne autant que possible des opinions du juste-milieu, il sera médiocre. Il y aura de la médiocrité dans sa violence... Il admet quelquefois un principe, mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez... L'homme vraiment médiocre admire un peu toutes choses; il n'admire rien avec chaleur. Si vous lui présentez ses propres pensées, ses propres sentiments rendus avec un certain enthousiasme, il sera mécontent. Il répétera que vous exagérez; il aimera mieux ses ennemis s'ils sont froids, que ses amis s'ils sont chauds. Ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est la chaleur... l'homme médiocre dit qu'il y a du bon et du mauvais dans toutes choses, qu'il ne faut pas être absolu dans ses jugements etc., etc. Si vous affirmez fortement la vérité, L'homme médiocre dira que vous avez trop confiance en vous-même... l'homme intelligent lève la tête pour admirer et pour adorer; l'homme médiocre lève la tête pour se moquer : tout ce qui est au-dessus lui paraît ridicule, l'infini lui paraît néant... L'homme médiocre est le plus froid et le plus féroce ennemi de l'homme de génie... Le génie compte sur l'enthousiasme; il demande qu'on s'abandonne. L'homme médiocre ne s'abandonne jamais. Il est sans enthousiasme et sans pitié : ces deux choses sont toujours ensemble... L'homme médiocre est beaucoup plus méchant qu'il ne le croit, et qu'on ne le croit, parce que sa froideur voile sa méchanceté... Au fond, il voudrait anéantir les races supérieures : il se venge de ne le pouvoir pas, en les taquinant... L'homme médiocre ne lutte pas : il peut réussir d'abord; il échoue toujours ensuite. L'homme médiocre réussit parce qu'il subit le courant; l'homme supérieur triomphe parce qu'il va contre le courant...»

Arrêtons-nous là de notre citation. Elle a été longue. Mais il m'a semblé qu'il valait la peine de vous dire cela.

Par conséquent, il n'y a rien de commun entre l'idéal et le libéralisme, entre l'idéal et la médiocrité du tiède. L'homme animé d'un idéal est un enthousiaste. L'homme médiocre est désabusé et démobilisateur.

**L'idéal est sanctifiant**

Enfin le dernier caractère qu'il reste à considérer de l'idéal est celui de sanctifier. La réalisation de l'idéal, de la mission donnée par Dieu, est la voie de la sanctification, le chemin obligé de notre sanctification dans le Corps mystique du Christ, dans l'Église.

Notre-Seigneur, l'Oint de Dieu, le Saint de Dieu, est venu sur la terre pour accomplir la volonté de son Père et par là nous apporter la sanctification. En entrant dans le monde, il dit : «Vous m'avez formé un corps... Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté» (Héb. X, 5,7).

Nous nous sanctifions en imitant, par la grâce, le divin modèle, c'est-à-dire en accomplissant le pourquoi de notre venue sur la terre. Car, à tout homme est assignée par la Sainte Trinité une mission spéciale dans l'humanité, un rôle propre est donné : faire avancer d'une manière particulière le Royaume de Dieu en lui et parmi les autres hommes. Parce que le propre de la sagesse est d'ordonner, de mettre en ordre, dans ce monde, fruit de la Sagesse divine, nul être n'est de trop. Chaque homme y a sa place et doit la tenir fidèlement pour son propre bien et le bien de tous.

**La responsabilité et la solidarité**

Or le chrétien est membre, par son baptême, du Corps mystique, membre de l'Église militante. C'est en tant que membre de cette Église, et aussi par Elle, par son magistère et ses sacrements, qu'il se sanctifie. Dans la condition d'épreuve d'ici-bas,

nous nous trouvons dans l'Église engagés dans un combat qui doit aboutir à conquérir notre salut, notre perfection personnelle, mais aussi dans un combat pour les autres. Si l'homme s'est perdu sans Dieu, Dieu ne sauvera pas l'homme sans l'homme, ni l'homme sans les hommes. Dans la marche vers le salut nous sommes solidaires. Nous pouvons édifier et nous pouvons, hélas, scandaliser. Nous pouvons favoriser l'union à Dieu des âmes et nous pouvons, hélas, les induire au péché. Et cependant nul ne se sauve pour un autre et nul damné ne peut trouver en dehors de sa mauvaise volonté une autre cause propre à sa damnation éternelle. Il y a là, il est vrai, un grand mystère, mais le mystère n'a jamais supprimé la réalité que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement. La responsabilité personnelle et la solidarité sont deux lois providentielles qui régissent l'application faite aux âmes des mérites infinis du Calvaire.

L'idéal s'inscrit dans cette condition d'épreuve. Il est dominé par ces deux lois. Il a une portée personnelle et une portée communautaire, une portée sociale. Sa réalisation est source de renouvellement intérieur et féconde en bienfaits pour l'Église militante et souffrante et pour l'ensemble de l'humanité.

Jésus-Christ lui même nous a avertis. En saint Jean (XII, 26), Il dit : *«Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera»*. A sainte Catherine de Sienne, il dit : *«Chacun, en effet, selon son état, doit coopérer au salut des âmes, conformément au principe de cette volonté sainte (divine), et tout ce qu'il fait extérieurement, par la parole ou par les œuvres, pour le salut du prochain est virtuellement une prière»* (Dialogues, LI, rép. 2,2e don, chap. XXXVI).

Tendre vers l'idéal de toute son âme, de toutes ses énergies, est source de rénovation intérieure et de biens pour le prochain.

Alors, de grâce, chers frères, ne devenons pas ce figuier stérile qui sera impitoyablement arraché, n'enfouissons pas paresseusement dans la terre les talents que Dieu nous a remis pour les

faire fructifier, ne fuyons pas lâchement devant la mission divine qui nous a été confiée, quoi qu'il nous en coûte. Le prophète Jonas nous a raconté ce que l'on risque en se refusant à l'œuvre de Dieu.

Dieu, dans sa libéralité, nous a offert des dons et, dans sa confiance, nous a fait l'honneur d'une mission, tout faibles et maladroits que nous sommes, pour sa gloire, pour nous sanctifier nous-mêmes et travailler au bien de l'Église et de la société politique. Nous ne pouvons pas choisir autrement que de nous appliquer constamment à faire fructifier ces dons, à mener à son terme cette mission. Sanctifions-nous donc. Ne nous décourageons jamais. Et, pur reprendre une exhortation de Louis Veuillot, extraite de ce merveilleux livre qui est le récit de sa conversion : Rome et Lorette, «Agissons donc ! ne nous contentons pas d'être chrétiens pour nous seuls. Ayons pitié de tant d'âmes qui n'attendent peut-être que nos instances pour se donner à Dieu. Ayons pitié de nous-mêmes, car si nous voyons ce que Dieu peut faire par notre moyen, ne devons-nous pas trembler de lui refuser ce concours? et ne serons-nous point punis si nous le forçons, en quelque sorte, à le demander à d'autres que nous?...

(*Rome et Lorette*, chap. X, *Le grain de sénevé*).

## SYNTHÈSE ET PROJETS

Dans cet article sur l'idéal chrétien, nous avons commencé par rappeler notre humble origine et la dépendance totale dans laquelle nous nous trouvons devant Dieu, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. De ces considérations, nous avons conclu que nous devions à Dieu une parfaite obéissance. Par l'humilité et l'obéissance, nous sommes montés à L'amour de charité. Enfin nous avons retenu la notion d'idéal comme opérant un lien entre Dieu, notre obéissance et notre amour de charité, et nous avons donné les caractères généraux de l'idéal.

Il nous faut maintenant examiner les idéaux en particulier, c'est-à-dire répondre à la question suivante : quelles sont les missions que Dieu donne aux hommes venant en ce monde, quels idéaux leur propose-t-il ? Ce nouveau sujet de réflexions fera l'objet de nos prochaines études.

Notamment nous montrerons comment la mission de tout homme, spécialement du baptisé, a quatre aspects : celui de souffrir, celui d'aimer Dieu, celui de connaître Dieu et celui de Le servir. Nous montrerons comment chaque homme doit réaliser la mission commune dans ces quatre aspects, mais en privilégiant l'un ou l'autre, selon les dons de Dieu. Nous réfléchirons alors successivement sur les âmes victimes, sur celles qui ont pour mission de brûler d'amour, sur les âmes contemplatives, sur la mission du théologien, de l'artiste, de l'écrivain, sur celle de l'homme politique et du militaire. Et ces réflexions feront l'objet du second article de cette brochure. Cet article est intitulé justement : «La mission chrétienne».

Nous nous arrêterons aussi sur la mission de la mère de famille. Ce sera comme un chant de louange à la maternité sur la terre. Il fera l'objet d'une seconde brochure intitulée *«La mère»*.

Enfin, nous contemplerons l'idéal du prêtre. Cette contemplation pourra être reprise à l'aide d'une troisième brochure intitulée : «le sacerdoce».

Jointe à elle, on y trouvera aussi une contemplation sur la sainte Eucharistie.

*

* *

**Réaliser sa mission**

Le soir du Jeudi-Saint, *«avant la fête de Pâque»*, rapporte saint Jean, «sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, Jésus après avoir aimé les siens qui étaient dans

le monde, les aima jusqu'à la fin», in finem dilexit eos (XIII, I); in finem, c'est-à-dire jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'excès, jusqu'au don total, jusqu'à la mort de la Croix et la nourriture eucharistique. Aussi, cloué au gibet de la Croix, à cause de nos péchés, quelques instants avant de remettre son esprit entre les mains de son Père, Il put dire : Consummatum est, «Tout est consommé» ((XIX, 30).

La mission du Sauveur eut pour motif l'amour, pour caractère la plénitude, pour moyen l'obéissance. Il a tout accompli, sans une trace d'indépendance, sans la moindre imperfection, sans l'ombre d'une dérobade à la volonté de son Père. Maintenant il est dans sa gloire.

La Vierge Marie, de son côté, a parfaitement réalisé sa mission de Mère de Dieu et de Corédemptrice. Sans une défaillance, sans un retard, sans un refus, Elle a gravi la rude montée, depuis le Fiat secundum verbum tuum de l'Incarnation jusqu'au Calvaire. Puis, quand Elle eut achevé le cours de sa vie terrestre, Elle est montée au Ciel en corps et en âme.

Chers frères, notre honneur, notre sainteté, notre gloire consistent à nous acquitter d'une façon magnanime de la mission que Dieu nous a confiée en nous créant. Notre fierté, notre salut consistent à aller jusqu'au bout, jusqu'au bout du don de soi, jusqu'au bout du divin en nous.

«Sur le soir de notre vie, nous seront examinés sur l'amour». Vous connaissez certainement par cœur cette maxime de saint Jean de la Croix (max. 80). Notre existence sera jugée selon les lois de l'amour. Or l'amour unifie les volontés. Nous serons donc évalués en fonction du degré d'union de notre vouloir foncier à la très sainte volonté de notre Père céleste.

Dans la joie, comme dans les larmes nous devions proclamer nous aussi : «Père, votre volonté, non la mienne !» L'aurons-nous proclamé assez souvent?

A l'instant ultime, à l'instant où tout se fixe pour toujours, au seuil de l'inconcevable éternité, le juste Juge mesurera le degré de notre consumatum est. Aurons-nous alors tout accompli, tout jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême?

Que Notre-Dame, dans sa bienveillance maternelle, nous guide sur le chemin de notre idéal, nous assiste dans l'accomplissement de notre mission, afin qu'un jour, pour toujours, nous connaissions auprès d'Elle le repos de la gloire, l'unique but de nos travaux, de nos pleurs et de nos pénitences.

Au nom du Père et du Fils
et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

## LA MISSION CHRÉTIENNE

«L'essence d'un être c'est sa fin»
Aristote
Des serviteurs inutiles
Souffrir - Aimer - Connaître - Servir
Les âmes victimes d'expiation
La vocation d'aimer Dieu et de rayonner par d'autres
La mission de connaître Dieu et de le faire connaître
La mission de servir Dieu

SOMMAIRE

Nous sommes des serviteurs inutiles 37
Prière à saint Joseph 39
Souffrir - Aimer - Connaître - Servir 40
La mission de souffrir 41
– Les âmes victimes 41
– Les grands malades 42
– Sainte Marguerite-Marie - sainte Bernadette -
– Mélanie Calvat - Les enfants de Fatima - Padre Pio 43-45
– La vocation d'aimer Dieu et de rayonner par les autres 4
– Sainte Thérèse d'Avila - sainte Thérèse de l'Enfant-Jesus
– Saint Philippe Néri 46-47
– Aimer Dieu dans le prochain 47
– La mission de connaître Dieu et de le faire connaître 48
– Sainte Catherine de Sienne - saint Thomas d'Aquin 48-49
– La doctrine avec la piété 49
– Le théologien 49
– Saint Jean de la Croix 50
– L'écrivain - Le journaliste - Louis Veuillot 50-51
– L'artiste 53

– Le service de Dieu 56
– L'homme politique : Le chef - Garcia Moreno 56-58
– Les vertus morale - Une prudence, supérieure» :
– la gnomé - le courage - la persévérance -
– la patience 60-63
– La vocation militaire : Le général de Sonis -
– L'honneur - le déshonneur - Ne jamais mentir -
– Le capitaine de Cathelineau - l'amour de la patrie 64-68
– L'amour de l'Église 69
– Concluons 69
– Invocation à Marie 70

Au nom du Père et du Fils
et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Chers confrères et amis, bien chers frères,

Parce qu'elle est de Notre seigneur et d'autant qu'elle est surprenante, nous connaissons cette parole, rapportée par saint Luc : «Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire» (XVII, 10). Parce qu'elle est aussi de Notre-Seigneur et d'autant qu'elle est consolante, nous connaissons bien aussi cette parole de la parabole des talents, rapportée par saint Matthieu, à l'adresse de celui qui avait reçu cinq talents et les avait fait fructifier. «C'est bien, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup, entre dans la joie de ton maître» (XXV, 21).

Ces deux paroles résument à merveille ce que nous avons dit dans notre premier article où nous avons réfléchi sur l'idéal chrétien considéré comme la mission que Dieu donne à chacun de nous. Nous avons vu comment notre sanctification, notre salut, notre accession à la joie parfaite du repos éternel en Dieu dépendaient de l'accomplissement de cette mission.

Nous sommes des serviteurs - au moins nous devrions l'être - et, l'étant, nous sommes pourtant des serviteurs inutiles, auxquels cependant une récompense éternelle est promise.

**Nous sommes des serviteurs inutiles**

Cette expression semble contradictoire. Si notre œuvre ne sert à rien, à quoi bon s'y atteler …? Comment se peut-il que la Sagesse éternelle, qui ne fait par conséquent rien d'inutile, puisse nous commander inutilement quelque chose ?

Mais cette expression, prononcée par celui qui est la Sagesse même, ne peut pas être contradictoire. Elle est mystérieuse, mystérieuse au sens obvie du terme, mystérieuse dans la foi, mystérieuse du mystère de Dieu. Notre-Seigneur a usé souvent de termes qui surprennent de prime abord. Il l'a fait à bon escient, pour exciter notre curiosité et nous forcer à réfléchir. Là vaut aussi ce qu'Il a dit en d'autres circonstances : Que celui qui peut comprendre - c'est-à-dire qui veut comprendre - comprenne.

Il nous faut être des serviteurs et ne pas hésiter à se dire inutiles, ne pas s'offusquer, se dépiter de l'être en réalité.

Il nous faut être des serviteurs. Nous le comprenons.

Nous ne faisons là que notre devoir. Nous le comprenons aussi.

Mais se dire inutiles, nous le comprenons plus difficilement.

Que nous demande donc exactement Notre-Seigneur ?

Ceci : celui qui a engagé toutes ses forces dans l'œuvre du Seigneur, qui s'est acquitté sans négligence de sa tâche, doit reconnaître qu'il n'a pas pu faire cela qu'avec l'aide divine et que Dieu aurait pu ne pas faire appel à lui. Car Dieu, qui est tout-puissant, n'a pas absolument besoin de nous. Se servir de nous est bien plutôt un honneur qu'Il nous fait.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à l'occasion de la mort d'un tout jeune missionnaire qui se rendait à sa première mission, exprime, dans la profondeur de sa foi, le sens de cette mystérieuse formule : «serviteur inutile». S'adressant le 1er mai 1897, l'année de sa mort, à sœur Agnès de Jésus, elle lui dit : «Vous n'étiez pas à la récréation ce soir. Notre Mère nous a dit qu'un des missionnaires embarqués avec le Père Roulland - ce Père était le correspondant de sœur Thérèse - était mort avant son arrivée dans sa mission... il est mort... sans avoir fait aucun apostolat, sans s'être donné aucune peine, comme d'apprendre le chinois. Le Bon Dieu lui a donné la palme du désir, mais voyez

comme il n'a besoin de personne...» (Novissima verba, Carnet jaune).

Enfin, être serviteur inutile consiste à servir Dieu généreusement, avec détachement et humilité, sans se rechercher soi-même. Car l'œuvre accomplie est, dans son principe inspirateur et actif, celle de Dieu.

La très belle prière à saint Joseph, modèle des travailleurs, composée par le pape saint Pie X, est à elle seule une excellente exégèse des paroles de Notre-Seigneur.

Voici cette prière :

**Prière à saint Joseph**

*«Glorieux saint Joseph, modèle de tous ceux qui sont voués au travail, obtenez-moi la grâce de travailler en esprit de pénitence pour l'expiation de mes nombreux péchés; de travailler en conscience, mettant le culte du devoir au-dessus de mes inclinations; de travailler avec reconnaissance et joie, regardant comme un honneur d'employer et de développer, par le travail, les dons reçus de Dieu; de travailler avec ordre, paix, modération et patience, sans jamais reculer devant la lassitude et les difficultés; de travailler surtout avec pureté d'intention et avec détachement de moi-même, ayant sans cesse devant les yeux la mort et le compte que je devrai rendre du temps perdu, des talents inutilisés, du bien omis et des vaines complaisances dans le succès, si funestes à l'œuvre de Dieu. Tout pour Jésus, tout pour Marie, tout à votre imitation, patriarche Joseph ! Telle sera ma devise, à la vie, à la mort. Ainsi soit-il».*

**Aimons à réciter cette prière**

Nous avons donc chacun, en venant en ce monde, une mission dont il nous faut nécessairement nous acquitter.

Cette mission est à la fois commune à tous et particulière. Elle est commune substantiellement et dans son ensemble. Elle est particulière en raison du choix totalement libre de Dieu et des dons différents que Dieu fait à chacun, selon sa libéralité.

«La mission de l'Église et de chacun des fidèles, dit le pape Pie XII, est restée toujours la même : ramener au Christ la vie tout entière; sa propre vie, la vie privée, la vie publique; ne pas donner de trêve avant que sa doctrine et sa loi ne les aient entièrement renouvelées et formées» - Il s'adressait ainsi à la jeunesse de Rome, le 8 décembre 1047 -. C'est la mission commune.

**Souffrir – aimer – connaître – servir**

Cette mission commune se compose des quatre grands devoirs envers Dieu : souffrir pour expier et mériter, aimer Dieu, le connaître et le faire connaître, le servir.

Tous nous devons observer chacun de ces quatre devoirs. Mais l'Église est le Corps mystique du Christ dont les chrétiens sont les membres unis, mais différents et limités. Aussi chacun doit exceller au moins dans l'un ou l'autre de ces devoirs, ne pouvant exceller en tous. Selon les dons de Dieu, chacun a pour mission spéciale de s'acquitter surtout et excellemment de l'un ou l'autre de ces devoirs.

Une scène de l'Évangile illustre cette diversité. Il s'agit de la célèbre scène du repas de Notre-Seigneur chez son ami Lazare ressuscité. Dans son troisième sermon pour «l'Assomption», saint Bernard donne un commentaire de cet épisode, tout à fait à propos. «L'ordonnance de la charité, écrit-il, règle ces trois choses; l'administration de Marthe, la contemplation de Marie et la pénitence de Lazare. Une âme parfaite les réunit toutes les trois, mais chacune de ces fonctions semble bien convenir à certains d'entre nous plus qu'à d'autres. Les uns s'adonneront à la contemplation, les autres à organiser la vie commune, d'autres enfin se rappelleront tristement le passé comme les blessés

endormis dans les sépulcres... Que chacun tienne compte du rôle qui lui est assigné...»

Lazare, qui était mort et qui fut ressuscité, personnifie la vocation des âmes victimes, des âmes que Notre-Seigneur se choisit surtout pour agoniser en elles, jusqu'à la fin du monde. Pour expier les péchés des hommes, elles doivent souffrir et pâtir avec Jésus. Elles doivent comme mourir pour vivre d'une vie supérieure, en Dieu, et pour que les autres vivent aussi de cette vie.

**La mission de souffrir**

Tous nous devons souffrir, mais certains ont pur mission propre de souffrir. Ceux-là doivent surtout imiter le Christ souffrant, le Christ Victime. Oui, dans l'Église, il y a le ministère glorieux de la souffrance. Nous sommes bien conscients qu'une telle affirmation est incompréhensible, inaudible à beaucoup, insupportable à quelques-uns, hélas. - Saint Paul a pleuré sur ceux qui se comportaient en ennemis de la croix de Jésus-Christ ! (Philip. III, 18).

**Les âmes victimes du Sacré-Cœur**

A chacun, en effet, une croix salutaire est destinée par la Providence qui dispose tout «avec mesure, nombre et poids» (Sagesse XI, 21). Car, «si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui» (Tim. ii, 12). Car nous devons compléter en nous ce qui manque aux souffrances du Christ dans son Corps mystique, selon une autre parole de saint Paul (Coloss. I, 24).

Telle est la loi providentielle du salut : pour que les mérites infinis de la Passion de notre Sauveur, qui est constitué tête du Corps mystique, soient appliqués, par la sainte Messe et les sacrements notamment, aux membres de ce Corps mystique, il faut que ces membres souffrent comme leur Maître, souffrent après Lui en union à sa Passion.

Mais certaines âmes ont pour mission surtout de souffrir. Elles sont choisies pour être victimes d'expiation, pour être des hosties réparatrices. Par leurs souffrances physiques ou morales, souvent par les deux à la fois, elles expient pour les hommes coupables.

Nous pensons ici à saint Paul, qui fut vraisemblablement le premier des stigmatisés. Nous pensons à saint François d'Assise et au Padre Pio. Nous pensons à sainte Marguerite-Marie, à sainte Bernadette, à Mélanie Calvat, la voyante crucifiée de la Salette. Nous pensons encore à Jacinthe et à François Marto, les petits voyants de Fatima.

**Les grands malades**

Nous pensons aussi aux grands malades cloués sur leur lit de douleurs, comme Notre-Seigneur le fut sur la croix. Les grands malades ont une haute fonction dans l'Église. Car il y a la fonction du malade. Cette fonction consiste à porter toutes les souffrances physiques de la maladie et toutes les peines morales qui en découlent, notamment celle de dépendre totalement, ou presque, de quelqu'un d'autre, et celle d'être une charge pour ses proches. Nous osons dire aussi qu'elle consiste à rendre grâces pour ces souffrances physiques et morales. Car la souffrance n'est pas inutile. La souffrance au contraire est un trésor. Elle est un trésor de purification, d'expiation et d'élévation pour l'âme du malade et par lui pour d'autres âmes. Elle est un trésor de dévouement pour ceux qui s'occupent de lui. Une longue maladie, portée en pleine conscience, est pour le malade une immense grâce : par elle Dieu lui offre la possibilité de faire son purgatoire sur la terre.

**Sainte Marguerite-Marie**

Sainte Marguerite-Marie a été une victime du Sacré-Cœur. Les souffrances et les mortifications furent son «pain salutaires».

Son autobiographie nous rapporte quelle fut sa vie au service de l'amour du Christ.

A la demande du Sacré-Cœur, elle dût s'offrir en victime pour expier les péchés et les négligences commis dans sa propre communauté de Paray-le-Monial. Auparavant déjà, Notre-Seigneur lui avait demandé de porter le «fardeau d'amertumes de cinq cœurs in fidèles.» Dieu lui fit la grâce de souffrances perpétuelles et multiples, tant du corps, par les fréquentes maladies et les infirmités continuelles, que de l'esprit, par les dérélictions, les persécutions, les humiliations, les tourments du démon. Elle dit que son Sauveur voulait qu'elle fût dans un continuel acte de sacrifice, dans un état de martyr de la sensibilité... Un jour, après la sainte communion, le Sauveur lui fit comprendre avec évidence qu'une «épouse de Jésus crucifié ne pouvait l'aimer qu'en aimant sa Croix».

**Sainte Bernadette**

Nous connaissons la promesse que fit, lors de sa troisième apparition, le 18 février 1858, l'Immaculée Conception à Bernadette Soubirous : «Je ne vous promets pas de vous faire heureuse en ce monde, mais en l'autre». De fait la vie de Bernadette fut un long martyre du cors et du cœur. Ce qu'elle a pu souffrir physiquement et moralement, au couvent Saint Gildard de Nevers, ne peut se dire. Sa vocation très spéciale fut d'être victime dans le cloître. Elle en était parfaitement consciente. Un jour, alors qu'elle était, une fois de plus, souffrante, une Supérieure vint lui rendre visite et lui dit : «Que faites-vous là au lit, petite paresseuse ?» Elle lui répondit : «Mais je fais mon emploi. Il faut que je sois une victime» (Cité par le P.H. Petitot, dans : Sainte Bernadette, chap. IX).

**Mélanie Calvat**

Mélanie Calvat, la voyante de la Salette, a connu la souffrance depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie.

Les quatre événements suivants suffiront ici à en rendre compte : elle n'avait que trois ans et déjà elle devait porter la Croix d'être rejetée de sa mère qui lui interdisait de l'appeler maman; comme le rapporte un de ses historiens, l'Abbé Combe, elle reçut les stigmates sacrés; le 3 juin 1893, l'évêque d'Autun la privait des sacrements dans son diocèse.

Et cependant, elle écrivait le 22 novembre 1898 à l'Abbé Combe : «Quand on sent vivement au fond de son âme, cette présence de Dieu..., souffrir est une véritable nécessité, une faim, un besoin de prouver à l'Amant qu'on l'aime...»

On ne s'étonne pas alors de la signature apposée au récit de l'apparition que Mélanie fit le 21 novembre 1878 : Marie de la Croix, Victime de Jésus.

**François et Jacinthe**

C'est toujours avec émotion que l'on relit les réponses de François Marto et de sa sœur Jacinthe à la question de Lucie sur leurs souffrances : «François, souffres-tu beaucoup ?» interrogeait Lucie. «Oui, je souffre, répondait François. Mais je souffre pour l'amour de Notre-Seigneur et de Notre-Dame. Je voudrais souffrir davantage, mais je ne peux pas». - «Tu souffres, Jacinthe ?» - «Oui, je souffre, répondait Jacinthe, mais je souffre tout pour la conversion des pécheurs et pour le Saint-Père. J'aime tant souffrir pour l'amour de Jésus et de Marie. Et ils aiment beaucoup ceux qui souffrent pour la conversion des pécheurs». Six jours avant sa mort, on retira deux côtes à Jacinthe. Elle souffrit beaucoup. «Patience ! disait-elle. Nous devons tous souffrir pour aller au ciel !» Et elle ajoutait à l'adresse de Jésus : «Maintenant, vous pouvez convertir beaucoup de pécheurs, parce que je souffre beaucoup.»

François mourut à onze ans, Jacinthe à dix. Parce que le péché est une chose grave, des enfants sont aussi choisis pour être victime d'expiation. Car les prières, les pénitences et les souffrances

offertes des enfants montent droit au ciel, tout embaumées d'innocence... Il ne faut donc pas se révolter devant la souffrance chez les enfants. S'ils ont l'âge de raison, il faut les aider à bien souffrit et à offrir.

**Le Padre Pio**

Quant au Padre Pio, il porta les stigmates sacrés durant plus de cinquante ans, jusqu'à sa mort. Il demandait qu'on lui apportât «beaucoup, beaucoup, beaucoup de sacrifices, pour l'aider à sauver les pécheurs».

On comprend la raison de cette demande à la lecture de ce qu'il écrivait à un prêtre le 5 novembre 1912 - alors que depuis deux ans, il avait reçu les stigmates invisibles, et, qu'au mois d'août précédent, son cœur avait été transpercé d'un dard de feu : «Ne vous ai-je point dit que Jésus veut que je souffre sans nul réconfort ? Ne m'a-t-il point requis et élu pour être une de ses victimes ? Et le très doux Jésus m'a fait entièrement comprendre la signification du mot victime ! Il faut, mon Père, parvenir au consummatum est».

## LA VOCATION D'AIMER DIEU ET DE RAYONNER PAR LES AUTRES

Cette vocation de victime, dont nous venons de parler, est personnifiée par Lazare. Marie-Madeleine personnifie la contemplation aimante. Elle personnifie l'amour et la contemplation : l'amour, après qu'elle se tenait assise aux pieds de celui «qu'elle a beaucoup aimé»; la connaissance, après que, assise et silencieuse, elle écoutait le Seigneur.

A côté des âmes hosties d'expiation, il y a celles qui doivent surtout brûler d'amour. Dans le secret du monastère, dans l'exercice du sacerdoce, ou en se consumant dans les œuvres de miséricorde, celles-là rendent amour pour amour, et restituent à Dieu

l'amour que les pécheurs lui refusent. Comme le propre de l'amour est de se répandre en bontés, ces âmes-là sont de grandes missionnaires : elles rayonnent par d'autres.

**Sainte Thérèse d'Avila**

Qui ne connaît pas le cantique de Sainte Thérèse d'Avila, je meurs de ne point mourir, où la sainte réformatrice du Carmel exprime de quel feu son âme était divinement embrasée :

«Dans cette union souveraine
je ne vis qu'en mon doux Sauveur !
je l'aime, et mon amour l'enchaîne;
Mon Captif rend libre mon cœur.
Quoi ! Lui prisonnier de mon âme !
C'est trop ! je ne le puis souffrir.
Je me meurs de ne point mourir !»
(strophe 1)

**Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus**

Sa digne fille du carmel de Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, lui fit écho quand elle s'exclama avoir trouvé sa vocation dans le Corps mystique. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fut bien une âme victime. Le jour de sa mort, elle disait à Mère Marie de Gonzague : «Jamais je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrit ! Jamais ! jamais ! je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes». Mais sa vocation propre fut d'aimer. Se sentant la vocation tout à la fois de Guerrier, de Prêtre, d'Apôtre, de Docteur, de Martyr, souffrant un «véritable martyre» en raison de ces désirs immenses, elle trouva le repos quand elle comprit, que «L'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'amour». «Je compris, poursuit-elle dans son autobiographie, que l'Amour seul fai-

sait agir les membres de l'Église, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que l'Amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est éternel !...

«Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O Jésus, mon Amour... ma vocation... enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour !...»

**Saint Philippe Néri**

Saint Philippe Néri connut aussi ces transports de l'amour. Le bréviaire nous apprend que «blessé d'amour de Dieu il en souffrait continuellement; son cœur brûlait d'une ardeur si vive qu'il ne pouvait rester contenu dans ses limites naturelles que Dieu élargit merveilleusement, en laissant deux côtes se briser et se soulever». Le prodige fut connu lorsqu'à sa mort on fit la toilette de ses dépouilles mortelles, avant les cérémonies religieuses.

**Aimer Dieu dans le prochain**

Pour d'autres cette ardeur de l'âme a une forme plus active. Ceux-là sont voués à l'amour du prochain par amour pour Dieu. Ils aiment Dieu dans le prochain. Nous pensons particulièrement à saint Vincent de Paul, à sainte Élisabeth de Hongrie, à saint Félix de Valois et à saint Jean de Matha - les deux derniers fondèrent ensemble l'Ordre de la Sainte Trinité de la Rédemption des captifs pour délivrer les catholiques prisonniers des Sarrasins.

## La mission de connaître Dieu et de Le faire connaître

Il y a aussi la mission de la connaissance. A certaines âmes il revient spécialement de connaître Dieu et de le faire connaître. Tels sont les contemplatifs que Dieu charge de révéler aux autres les lumières qu'il leur donne, ou tout simplement les théologiens.

Ici nous pensons naturellement à deux gloires de l'Ordre dominicain : saint Thomas d'Aquin et sainte Catherine de Sienne. Nous pensons aussi à saint Jean de la Croix.

### Sainte Catherine de Sienne

Dans la bulle de canonisation de l'héroïque vierge de Sienne, du 28 juin 1461, le pape Pie II écrivait : «Nul ne l'approcha jamais, sans s'en aller ou plus savant ou meilleur».

Sa doctrine fut infuse, non acquise. Elle apparut comme un maître avant d'avoir été disciple. Les docteurs des saintes lettres, les évêques des grandes églises lui proposaient sur la divinité les questions les plus difficiles : ils en recevaient les réponses les plus sages... La grande œuvre théologique de sainte Catherine est ce livre des; Dialogues». Elle le dicta durant ses extases, lorsqu'elle parlait avec son Divin Époux.

### Saint Thomas d'Aquin

Quant à saint Thomas, nous n'avons que l'embarras du choix parmi tous les honneurs que la papauté lui a décernés depuis sa mort, survenue le 7 mars 1274, pour justifier son titre de «Doctor communis», de Docteur commun, et de patron de toutes les écoles catholiques. Nous connaissons le mot de Jean XXII, du 14 juillet 1323 : «Thomas a plus éclairé l'Église que tous les autres Docteurs; en un an on apprend davantage dans ses livres que dans ceux des autres maîtres en toute une vie».

Le 29 juin 1914, le pape Pie X fit de lui ce magnifique éloge : «Depuis la bienheureuse mort du saint docteur, l'Église n'a pas tenu un seul Concile auquel Thomas n'ait participé par les trésors de sa doctrine». - Hélas, seul le dernier Concile en date n'a pas respecté cet usage - .Notre Seigneur lui-même a voulu témoigner en faveur de notre saint docteur. Un jour, en effet, Jésus crucifié, lui apparaissant, lui demanda : «Thomas, tu as bien écrit de moi, quelle récompense attends-tu de moi pour tes efforts ?» Le saint répondit : «Vous seul, Seigneur».

**La doctrine avec la piété**

Cette mission de la connaissance de Dieu pour le faire connaître est très importante. Car la source de la vie spirituelle est la doctrine elle-même. Vous connaissez cet adage célèbre : pietas cum doctrina et doctrina cum pietate. - Que la piété soit avec la doctrine et la doctrine avec la piété -. Il n'y a pas en effet de vraie piété sans la doctrine catholique. La science sacrée doit conduire à la contemplation et elle nourrit la contemplation. Inversement, la dévotion et la vie intérieure préservent le savant de l'orgueil et des déviations hors de l'orthodoxie. Sans une base doctrinale suffisante la piété glissera presque immanquablement vers le sentimentalisme ou l'apparitionisme, au mieux elle se réduira à un ensemble d'actes de dévotion qui n'auront pas beaucoup d'efficacité pour le progrès spirituel. Sans la vie intérieure le savant en religion «s'expose à devenir hérétique et rebelle à l'Église», selon l'expression de Claude Pulard des Places.

**Le Théologien**

A cet égard aussi, nous rendons volontiers hommage à l'œuvre du Révérend Père Garrigou-Lagrange. Professeur à l'Angelicum, le Révérend Père a eu pour mission divine, justement, d'enseigner oralement et par ses écrits, le thomisme, tant

en philosophie qu'en théologie dogmatique et en théologie mystique.

A l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, il reçut une lettre de louanges et de vœux du pape Pie XII lui-même, le 31 janvier 1957. Le saint Père témoignait avoir «eu souvent la preuve du talent et du zèle avec lesquels, l'illustre professeur de l'Angelicum, avait par la parole et l'écrit, défendu et sauvegardé l'intégrité du dogme chrétien...»

Puisque nous avons, dans notre premier article, longuement cité, l'ouvrage L'homme, du génial Ernest Hello, ajoutons que c'est la lecture de ce livre, principalement du chapitre intitulé l'homme médiocre, qui décida de la conversion à une vie plus chrétienne et de la vocation du jeune Garrigou-Lagrange, étudiant, à l'époque, à la faculté de médecine de Bordeaux.

**Saint Jean de la Croix**

A côté de saint Thomas, nous avons nommé aussi saint Jean de la Croix. Lui aussi a eu la mission de contempler et de livrer aux autres les fruits de sa contemplation. Saint Jean de la Croix est, par excellence, le maître de la vie spirituelle. La bulle de canonisation, du 27 décembre 1726, affirme que saint Jean de la Croix écrivit «des livres sur la théologie mystique remplis d'une sagesse toute céleste» . Dans sa lettre apostolique, du 24 août 1926, Die vicesima septima, Pie XI le déclara Docteur de l'Église universelle car, «écrit-il», quelque ardues, quelque voilées de mystère que puissent paraître la Montée du Carmel, la Nuit obscure, la Vive flamme d'amour, y compris plusieurs autres œuvres, ainsi que ses Lettres, elles révèlent néanmoins une spiritualité si substantielle et une si excellente méthode d'être regardé comme le guide de l'âme fidèle en marche vers une haute perfection de la vie...»

**L'écrivain - le journaliste**

Parmi ces vocations de la connaissance de la vérité, il faut compter aussi celle de l'écrivain, du journaliste et de l'artiste.

L'écrivain et le journaliste catholiques sont les hérauts et les défenseurs, par l'arme qu'est la plume, de la vérité chrétienne. L'écrivain est plus au fait de l'éternel, de ce qui transcende le cours varié et capricieux du temps, de ce qui est commun à tous les hommes, au moins à beaucoup. Le journaliste est plus au fait de l'actuel, mais de cet actuel notable parce qu'il concerne aussi l'homme éternel. Leur mandat à tous deux, leur mission, leur but, leur devoir, leur vie au fond, est de rechercher et d'exprimer continuellement le vrai et le bien. Ils doivent, selon l'exhortation de saint Paul, «se montrer comme des ministres de Dieu... par la science... par une charité sincère, par la parole de vérité» (II Cor VI, 4, 6 et 7).

**Louis Veuillot**

Laissons à ce magnifique écrivain catholique qui a été, au siècle dernier, un vaillant défenseur des droits de l'Église. Louis Veuillot, le soin de nous parler de la responsabilité de ceux que Dieu a doués, comme il le fut lui-même, du talent d'écrire. «Écrivons si Dieu nous y appelle; mais ne le faisons pas avec vanité, ne le faisons pas négligemment non plus... (Nous devons) nous livrer à notre vocation, non pas à cause de l'attrait qu'elle nous inspire, mais parce qu'elle nous vient de Dieu, et que le travail où elle nous pousse est le vrai travail qu'il attend de nous. Si c'est à quoi Dieu nous appelle, soyons des écrivains, ne souhaitons que cela; faisons même, au besoin, de grands sacrifices pour n'être que cela. Acceptons, dans le travail, une sorte de sacerdoce...» (Rome et Lorette : Du travail littéraire).

La responsabilité du journaliste catholique n'est pas moins grande. Jour après jour, il veille sur l'honneur de l'Église. Il

répond aux attaques qui lui sont faites. Il est sa sentinelle et son voltigeur, non pas un franc-tireur... Par le moyen de l'information de l'actualité, il a aussi pour mission de former l'esprit et le jugement de ses lecteurs. Car, s'il doit rapporter les faits qui marquent quotidiennement la vie des hommes et des sociétés, il doit commenter ces faits. Sa mission ne se limite pas à un relevé matériel des événements; elle consiste à rapporter les événements aussi objectivement que possible et à en donner un commentaire animé de l'esprit chrétien. Malgré la tristesse ou la laideur de certaines informations, le journaliste doit toujours avoir en vue l'édification des lecteurs. S'il est polémiste, s'il «aboie» contre l'erreur, s'il clame contre le mensonge et la trahison, que la clairvoyance de son analyse et la force de sa réfutation ne blessent par la charité.

Les écrivains et les journalistes catholiques ont un saint patron : saint François de Sales. Ce céleste patronage fut déclaré par le pape Pie XI, dans son encyclique Rerum omnium, du 26 janvier 1923. Le pontife exhortait les catholiques qui s'expriment par l'art de la plume à imiter leur céleste Patron. Il les invitait - nous le citons - à «garder toujours, dans la discussion, la fermeté unie à la modération et à la charité; ... à étudier avec le plus grand soin la doctrine catholique et à la posséder à fond; à éviter soit d'altérer la vérité, soit de l'atténuer ou de la dissimuler, sous prétexte de ne pas blesser les adversaires; à veiller à la forme et à la beauté du style, à exposer les idées avec distinction et clarté de façon à rendre la vérité attrayante au lecteur, à savoir, quand une attaque s'impose, réfuter les erreurs et s'opposer à la malice des semeurs d'ivraie, de manière toutefois à montrer qu'on est animé d'intentions droites et qu'on agit avant tout dans un sentiment de charité» .

Que les écrivains ou les journalistes, qui nous font l'honneur de nous lire, fassent de ces conseils leur ligne de conduite. Chers frères, mandatés par Dieu pour écrire, étudiez la doctrine catho-

lique, formez-vous un esprit vraiment catholique, réfléchissez, travaillez, puis écrivez, en gardant la charité envers tous, principalement envers les vrais fidèles. «Pendant que vous en avez le temps, faites du bien à tous, mais surtout à ceux qui sont de la famille de la foi» (Galates (VI,

**L'artiste**

La vocation de l'artiste est aussi une espèce de mission de la connaissance. Car le principe de tout art c'est bien la raison. Non pas, certes, la raison commune seule, mais la raison surélevée par un instinct d'origine divine, par le génie de la beauté. Dieu a doté l'artiste d'une aptitude spéciale pour pénétrer intuitivement dans les mystères du beau, pour percevoir et pour goûter dans le créé la participation à la splendeur divine, pour découvrir les règles supérieures de l'éclat et de l'harmonie, qui délectent l'intelligence et réjouissent la sensibilité. Il lui a accordé aussi le génie de la création de chefs-d'œuvre. Car l'art est une espèce de création. Il objective la pensée par la forme ou la couleur. Il est alors architecture, sculpture ou peinture.

L'art est l'expression sensible du monde invisible. Le temps et l'espace se prêtent au génie pour lui laisser exprimer l'éternel et l'infini. Là est la grandeur de l'artiste et, par conséquent, le caractère divin de sa mission. Mais là est aussi sa pauvreté et donc son humilité. Car, comment exprimer adéquatement, parfaitement, l'absolu dans les limites du sensible ? L'art est un débordement, un rayonnement, mais aussi un sacrifice. Il ne peut que subir les limites du temps et de l'espace, du son, de la forme et de la couleur. L'art est la vie et la croix de l'artiste.

L'art est une espèce de création. Il est un enfantement et, comme toute mise au monde, il fait souffrir. La création artistique est un labeur, un effort, un déchirement. Et au bout, quand l'artiste a fait tout ce qu'il a pu, a donné tout ce qu'il avait, il

souffre encore devant l'imperfection de l'œuvre. Car le véritable art, sauf dans une certaine mesure l'art religieux, est dépaysé dans ce monde. Ce que conçoit l'artiste dans son esprit dépasse ce qu'il réalise. L'ampleur, la profondeur de sa pensée déborde la puissance de ses moyens d'objectiver cette pensée. L'art est malade d'un mal du pays, d'une nostalgie du Paradis perdu. Il pâtit du mal de l'exil, du mal de l'absolu, de l'idéal entrevu et irréalisé. Mais, en même temps, il tend vers l'idéal. Là est sa force.

L'art est, en effet, une élévation de l'âme. Monter est sa loi propre, et pour l'artiste et pour celui qui goûte le chef-d'œuvre produit. L'artiste travaille pour se dépasser continuellement. Son œuvre, si elle est art véritable, ouvre vers l'infini. Voilà le miracle de l'art : la finitude de ses moyens n'empêche pas sa portée d'être infinie. La gloire et les splendeurs divines, qu'il fait entrevoir, sont ses suppléments. Car l'art doit élever l'âme vers Dieu créateur et auteur de la grâce. Il a pour but de réveiller le souvenir de la transcendance naturelle et de la transcendance surnaturelle de Dieu. Alors, malgré tout, l'artiste peut être content. Il a soulevé un des voiles qui nous cachent l'absolu, il a réduit l'épaisseur du crée, il a éclairé l'opacité, du créé, il en a révélé une transparence. Par son œuvre, l'artiste a percé les nues.

Nous voulons mettre à part l'art religieux lorsqu'il est proprement inspiré. Car, alors, il a, chez l'artiste et son œuvre, le caractère de la paix unie à la profondeur. Paix et profondeur abyssale, paix et divine hauteur du chant grégorien, paix et mystère des peintures de Fra Angélico... D'une façon générale d'ailleurs, plus l'artiste se sanctifie plus sa vie artistique esz paisible.Si cette mélodie est harmonieuse, si cette poésie est véritable, si cette architecture est équilibrée, si cette cathédrale fait prier, si cette sculpture ou cette peinture sont belles, c'est que l'une et l'autre participent à la beauté divine. Par son génie, reçu de Dieu, l'artiste rend à Dieu le son, la couleur et la forme. Il loue aussi

son créateur. Il lui chante sa reconnaissance. L'œuvre d'art est un cantique de la création. Voilà pourquoi il ne faut pas souilelr l'art par l'orgueil.

«Qu'as-tu que tu n'aies reçu et si tu l'as reçu, pourquoi le glorifies-tu, comme si tu ne l'avais aps reçu ?» (ICor,IV,7) -

Voilà pourquoi aussi il ne faut pas le souiller par la lascivité des sons, la vulgarité du propos, le caractère mou ou efféminé des formes, l'immodestie ou l'indécence des représentations. Ce qui ne devrait se voir nulle part, ne doit jamais se voir dans le domaine religieux, encore moins à l'église.

Car on n'a pas le droit d'user de l'instrument du beau pour dégrader l'âme. L'art doit élever l'homme. L'art religieux principalement, évidemment, mais tout art. L'art est un moyen d'ascension spirituelle. Il doit montrer le Paradis.

Dans son discours du 30 avril 1957, à l'occasion de l'exposition du livre de l'année mariale, le cardinal Ottaviani défendit l'amour que l'Eglise a toujours eu de l'art véritable. Il conclut son allocution par ces mots : «Que l'on ne dise pas que nous voulons comprimer l'art : c'est un fait que, au coursdes siècles, même avec toutes les justes exigences des canons sacrés, personne précisément n'a plus fait travailler l'art que l'Eglise, et aujourd'hui encore, à condition que certains artistes acceptent de ne aps être autant de demi-dieux, mais des fils de Dieu et comme tels travaillent avec la lumière de la Foi et l'ardeur de l'amour chrétien, la maison de Dieu serait leur maison, et l'art serait en même temps plus humain et plus chrétien» .

Alors donc, que l'artiste travaille; qu'avant d'affirmer un style, il étudie l'harmonie, le mouvement,... les règles, les canons de son art, et qu'il produise de la beauté. Car nous avons besoin de beauté pour vivre, prier et bien mourir.

Saint Pie X voulait que son peuple - l'Eglise tout entière - priât sur de la beauté et par la beauté.

**Le service de Dieu**

Lazare personnifie la souffrance et la pénitence.

Marie-Madeleine personnifie l'amour et la connaissance.

Enfin, il y a Marthe vouée à l'administration de la maison de Béthanie. Son rôle est de servir le Seigneur.

Il y a des âmes dont la mission propre est de servir Dieu dans la fidélité du devoir d'état. Bien que tous nous devions servir Dieu, certains doivent s'acquitter d'une façon spéciale de ce devoir. Ils se doivent à d'autres, à la vie commune, pour être honorés de Dieu. Dieu veut beaucoup de Marthes.

«Il faut, écrit saint Bernard, dans le sermon déjà cité, que Marthe sache bien que sa idéalité est la première qualité requise de ceux qui exercent une charge. Elle sera fidèle si ses intentions sont pures, c'est-à-dire si elle a en vue l'intérêt de Jésus-Christ plus que le sien, et si son activité est bien réglée, c'est-à-dire si elle fait la volonté de Dieu et non la sienne» .

Les âmes donc qui ont surtout pour mission de servir Dieu dans le temporel se sanctifient et édifient le Corps mystique par leur fidélité, leur dévouement, leur persévérance héroïque parfois, dans les devoirs quotidiens qu'exige leur fonction. Car il n'y a pas de sainteté possible en dehors de l'accomplissement des devoirs de son état.

Parmi ces missions du service, trois méritent une considération particulière : celle de l'homme politique, celle du militaire et celle de la mère de famille. Nous allons les étudier successivement.

**L'homme politique**

Il y a une mission réservée à certains hommes.

Certes tout homme est politique, au sens large du terme. Dans son De Regno, saint Thomas d'Aquin écrit : «Il est dans la natu-

re de l'homme d'être un animal social et politique, vivant dans une multitude... un seul homme ne pourrait pas, par lui-même, s'assurer les moyens nécessaires à la vie. Il est donc dans la nature de l'homme qu'il vive en société...» Par conséquent, tout homme a des devoirs de citoyen. Il doit coopérer à la défense du bien public, contribuer, selon ses propres forces, au travail tranquille dans les affaires, à l'ordre et à la sécurité publiques, à la justice et à la paix sociales (cf. Pie XII, au Conseil municipal de Rome, 17 déc. 1047).

Enfin chaque citoyen doit accomplir le devoir électoral. Normalement ce devoir consiste à choisir pour les municipalités, le corps législatif ou le gouvernement, les hommes qui paraissent devoir mieux veiller aux intérêts de la religion et de la patrie dans l'administration des affaires publiques (Cf. St Pie X, Inter catholicos, 20 février 1906).

Tout homme a donc par nature des devoirs politiques. Cependant certains sont appelés spécialement à la mission politique, à la mission de gouverner.

Or, il y a l'idéal du prince chrétien, l'idéal du chef chrétien.

**Le chef**

Dans son œuvre magistrale De Civitate Dei, au livre V, Saint Augustin a tracé le portrait du prince chrétien. - Nous y renvoyons le lecteur -. Le pape Léon XIII, dans l'encyclique Diuturnum, du 29 juin 1881, a résumé les grandes qualités que doit avoir celui qui gouverne : «Il importe avant tout que les chefs d'État comprennent... que les fonctions publiques doivent être remplies pour l'avantage non de ceux qui gouvernent, mais de ceux qui sont gouvernés. Que les princes prennent modèle sur le Dieu Très-Haut de qui ils tiennent leur pouvoir; et que, se proposant son exemple dans l'administration de la chose publique, ils se montrent équitables et intègres dans le commandement et ajoutent à une sévérité nécessaire une paternelle affection...»

Ceux qui se sentent portés à faire de la politique, à plu forte raison ceux qui gouvernent dans l'État à un degré quelconque, doivent savoir qu'ils sont au service du Christ-Roi, dont ils doivent chercher à établir, par la grâce de Dieu et son propre effort, le règne social ici-bas. Ils doivent être «formés selon la doctrine de l'Évangile» (cf., Pie XI, Ad salutem, 20 avril 1930), selon la doctrine sociale de l'Église. Cette formation doctrinale est absolument nécessaire. Sans elle l'action se réduit vite à un activisme désordonné et finalement stérile. Sans elle, l'œuvre politique, qui pourra être accomplie, est ouverte à toutes les déviations. De plus l'homme politique doit être bon chrétien. Car comment établir le règne du Sacré-Cœur sans la foi et la pratique catholiques ? Enfin il doit posséder à un degré éminent les grandes vertus du chef : la force, la justice, la prudence et la charité. Il doit aimer son peuple.

**Garcia Moreno**

Au siècle dernier, un homme d'État a réalisé l'idéal du prince chrétien. Il s'agit de Garcia Moreno. Président de la République de l'Équateur, il fut le vengeur, puis le martyr du droit chrétien. Le 6 août 1875 alors qu'il sortait de la cathédrale de Quito, après une prière au Saint-Sacrement qui s'y trouvait exposé, il fut odieusement et avec une cruauté satanique assassiné à coups de poignard par un sicaire de la Franc-Maçonnerie, contre laquelle il avait lutté depuis le début de sa carrière politique. Il fut ce «serviteur inutile» dont parle le Sauveur.

C'était au cours de son exil providentiel à Paris, de 1854 à 1856, - il fut exilé pour des raisons politiques - qu'il comprit qu'il était appelé par Dieu à jouer un grand rôle pour son pays. Là, surtout, il se convertit en passant d'une foi faible et privée de pratique religieuse à une ferveur extraordinaire qui ne cessera de croître tout au long de sa vie. Son leitmotiv, peut-on dire, était :

«Liberté pour tous et pour tout, excepté pour le mal et les malfaiteurs» . Tandis que son assassin, en lui labourant la tête de son affreux coutelas, lui criait : «Meurs, bourreau de la liberté», dans un murmure il répétait ce mot qu'il avait dit si souvent déjà : Dios non muere ! «Dieu ne meurt pas !» Le Pape Pie IX, dont il fut le défenseur invincible, lui rendit les plus grands honneurs. Pour lui, la mort de Garcia Moreno fut la mort d'un martyr. «Il est tombé, disait-il, sous le fer d'un assassin, victime de sa foi et de sa charité chrétienne envers sa patrie» . Ce grand et courageux pontife fit même ériger une statue à la mémoire de l'illustre président, dans le collège Pio-latino-Américano, à Rome. Sur le piédestal on peut lire ces mots à la gloire du lieutenant de Dieu :

«Au gardien fidèle de la religion,
Au zélé promoteur des sciences,
Au serviteur dévoué du Saint-Siège,
Au justicier, vengeur des crimes.»

Le Révérend Père Berthe, de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, a écrit la vie de Garcia Moreno, en deux volumes.

Le texte est précédé de lettres louangeuses de plusieurs évêques et aussi d'une lettre de Dom Couturier, abbé de Solesmes, daté du 8 septembre 1887. Le Père abbé y proclame les gloires du président martyr en des lignes qui sont propres à réanimer notre espoir en une France redevenue chrétienne. Car c'est Dieu qui donne aux États des hommes dignes de les gouverner. Un vrai chef est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à une nation. L'autorité est un service, une nécessité pour le bonheur de tous et de chacun. La corruption chez le chef est une des pires choses qui puisse frapper un peuple. - Corruptio optimi pessima dit l'adage. La corruption du meilleur, du supérieur, est parmi les pires. Garcia Moreno, commente Dom Couturier, a eu toutes les qualités d'un chef chrétien : amour de Dieu

et de l'Église - tous les jours il pratiquait l'oraison mentale, assistait à la Sainte Messe et il fit du Syllabus la règle de son État, courage invincible dans les dangers, sagesse de vues pour organiser et réformer, force indomptable de caractère, gloire dans les combats militaires et politiques, habilité et prudence pour conduire les hommes et les entraîner sur les sommets du bien... Il faut lire cette lettre.

Les vertus morales acquises et les vertus morales infuses.

Retenons spécialement pour nous la prudence et le courage.

La prudence et le courage sont des vertus morales.

«Les vertus morales sont ordonnées au bien, en ce sens qu'elles défendent le bien moral contre les assauts des passions» (Saint Thomas, 2a 2ae, 1). Elles sont ces dispositions stables en nous qui nous permettent d'agir selon la droite raison, d'agir d'une manière raisonnable. Elles établissent le juste milieu raisonnable entre deux défauts : le manque et l'excès. In medio stat virtus dit l'adage. Par exemple, la prudence se situe entre la pusillanimité - le défaut de qui retarde toujours la décision parce qu'il n'a jamais, à ses yeux, assez délibéré - et l'inconsidération - le défaut de celui qui décide d'agir sans réflexion suffisante préalable -. La vertu de force fait tenir le juste-milieu entre la lâcheté, ou la timidité, et la témérité. Il faut bien noter que ce juste-milieu vertueux n'est pas le juste-milieu des médiocres. Le juste-milieu de la vertu est un sommet qui domine les déviations opposés entre elles et qui est appelé à culminer de plus en plus haut au-dessus de ces déviations.

Ces vertus morales, dont les principales sont la prudence, la justice, la force et la tempérance, peuvent être soit acquises, soit infuses. Elles sont acquises lorsque, comme leur nom l'indique, elles sont le résultat des mêmes actes sur la direction de la raison naturelle. Celles-là peuvent exister sans la grâce sanctifiante.

Les vertus sont dites infuses lorsque c'est Dieu qui les produit en nous. Ces vertus infuses ne peuvent être produites que par Dieu et elles sont inséparablement liées à la grâce. Elles cherchent le milieu, la règle, dans des raisons, non plus seulement naturelles, - comme c'est le cas pour les vertus acquises -, mais surnaturelles, dans des raisons tirés de l'ordre divin. Ainsi par exemple, il y a une tempérance acquise et une tempérance infuse qui est essentiellement différente de la première, par son origine et son motif d'exercice. C'est ainsi qu'il y a la tempérance acquise du philosophe païen ou du sportif et il y a celle du chrétien qui jeûne par amour de Jésus-Christ.

Disons encore que, la grâce se greffant sur la nature, la surélevant sans la détruire, les vertus acquises sont bien utiles aux vertus infuses. Cette remarque est très importante pour l'éducation des enfants. Car «normalement, la sainteté repose sur une bonne honnêteté humaine... elle s'y ajoute et s'en sert... c'est toujours une chance pour les vertus infuses de pouvoir s'épanouir dans une nature de bonne composition, dans une âme humainement bien formée et ayant une bonne éducation... l'ascèse selon la nature sera un bon appui et un précieux entraînement pour l'ascèse selon la grâce. Ce n'est pas trop des deux pour l'œuvre de notre totale perfection» (Rd P. Bernard, La vie spirituelle, suppl. à janvier 1935).

Aussi celui qui a retrouvé la vertu infuse de tempérance par la grâce du sacrement de pénitence aura beaucoup de mal à être fidèle à cette grâce s'il a, par ailleurs, pris l'habitude de s'enivrer.

### La prudence

La prudence a pour définition recta ratio agibilium, la droite raison dans l'agir. Comme connaissance des choses qu'il faut vouloir et des choses dont il faut se détourner, elle est une vertu spéciale de la raison pratique, mais en même temps, indiquant le juste-milieu raisonnable, elle fournit la fin à toutes les autres vertus morales. Elle leur indique le bien qu'elles doivent atteindre.

La prudence aide donc toutes les vertus. Elle opère en toutes. Elle est la reine régulatrice de toutes les vertus morales. Par conséquent, c'est elle qui, sous la lumière de la foi, dirige toute notre vie. Elle met notre conduite en conformité avec la vérité, avec les principes, avec notre fin ultime : le Ciel.

Cette vertu est la vertu par excellence des hommes d'action. L'indécis, celui qui ne parvient jamais à se décider, qui tergiverse continuellement sans se déterminer dans un sens ou dans un autre, est un imprudent. Car l'acte principal de la vertu de prudence est justement la décision, le commandement. Après avoir réuni les informations nécessaires, consulté le passé, écouté les conseils..., l'homme prudent juge de ces éléments en fonction du but qu'il s'est fixe, puis décide de l'action, des étapes successives de l'action; il ordonne, il commande.

La prudence est donc nécessaire pour mener une vie chrétienne sensée, dans tous les états de vie. Il x a la prudence personnelle, la prudence familiale du chef... Mais on peut dire qu'aujourd'hui il est plus nécessaire que jamais de posséder aussi parfaitement que possible la vertu de prudence. Car, si d'ordinaire il nous faut juger de notre conduite et nous décider en suivant les règles communes, en respectant la lettre des lois, en ces jours de grande crise religieuse, où nous nous trouvons dans une situation qui n'est pas ordinaire, dans un situation justement extraordinaire, nous devons décider de notre conduite en raison de ces circonstances extraordinaires. Il y a là à poser, pour tout catholique, des actes prudents, c'est-à-dire adéquatement déterminés par la raison éclairée par la foi.

**Une prudence supérieure : la gnomé**

Or il existe une forme de prudence, en terme technique, on l'appelle la vertu de gnomé, par laquelle on décide de ce qu'il faut faire contre la lettre de loi, en raison de principes plus élevés.

Ainsi pour garder la foi, pour sauvegarder le sacerdoce de Jésus-Christ, pour transmettre aux âmes la grâce qui les sanctifie, Monseigneur Lefebvre a dû, par cette prudence supérieure, par cette vertu de gnomé, ne pas se soumettre aux interdictions venant de Rome. En cela il s'est montré, et se montre toujours, l'évêque le plus prudent de l'Église catholique à notre époque. Et ceux, qui par la grâce de Dieu, lui font confiance et le suivent, sont, à ce point de vue, les plus prudents des fidèles.

Nous avons dit que nous retiendrons aussi la vertu de courage. Car elle aussi est une vertu qui nous est particulièrement nécessaire aujourd'hui.

**Le courage**

Le courage c'est une force morale devant l'usure du temps, une force morale pour supporter le délai du succès. Étymologiquement, être courageux signifie «avoir du cœur», «avoir du mordant», «avoir du cran», si vous me permettez ce mot. Le courage s'est la persévérance dans les œuvres difficiles ou douloureuses. La persévérance va contre le découragement, qui pourrait naître du prolongement de l'épreuve. Elle permet d'achever le bien commencé coûte que coûte.

**La patience**

A ce courage et à cette persévérance il faut ajouter la patience. Le propre de la patience est de lutter contre l'accablement de l'âme qui peut naître des épreuves de la vie. La patience est le grand remède contre la tristesse. Elle a pour fonction de «supporter avec égalité d'âme les maux qui nous viennent du dehors» (saint Grégoire), «elle nous fait supporter les maux sans faiblir» (saint Augustin), sans succomber à la tristesse. Elle est donc bien aussi une caractéristique de l'homme fort.

Si la prudence nous est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, il en est de même de la patience, comme de la persévérance et du courage

Chers frères, nous devons porter avec patience la crise de l'Église et l'agonie de notre France. Nous devons espérer la foi de l'une et de l'autre. Nous devons courageusement garder la tradition catholique.

Nous devons courageusement aussi faire ce qui dépend de nous pour préparer le triomphe de l'Église catholique traditionnelle, et le réveil de ce phare qui a éclairé le monde de sa foi et de sa culture depuis son baptême, en 496, et qui depuis l'odieuse révolution dite française, a perdu lentement de son ardeur lumineuse, le réveil de la fille aînée de l'Église.

Il y a donc la mission de l'homme politique. Il y a aussi celle du militaire.

**La vocation militaire**

Pour illustrer cette dernière, nous pensons à deux soldats exemplaires : le général Gaston de Sonis et le capitaine Gérard de Cathelineau.

**Le général de Sonis**

Le général de Sonis est le héros chrétien de Loigny, petit village situé dans la Beauce, près de Chartres. chrétien fervent, sans respect humain, père de douze enfants, tertiaire du Carmel, c'est lui qui fit, le 2 décembre 1870, à la tête des Zouaves pontificaux, sous l'étendard du Sacré-Cœur, cette charge célèbre contre les Prussiens, pour éviter la déroute complète des troupes françaises. Gravement blessé à la jambe, il tomba de cheval et resta la nuit dans la neige sur le champ de bataille, attendant sereinement la mort. Mais Notre-Dame de Lourdes, qu'il contempla en esprit, le consola, le fortifia et le préserva de la mort. Après soixante-deux

années remplies tout entières par la pratique des devoirs de son état, par l'amour de Dieu, de sa famille et de sa patrie, il mourut en odeur de sainteté le 15 août 1887. Depuis son corps est incorrompu.

On peut vraiment dire de lui cette parole de l'Ecclésiastique : «Il a loué le Seigneur de tout son cœur, et il a aimé le Dieu qui l'avait créé, et qui lui avait donné la puissance contre ses ennemis» (XL VII, 10).

Apprenant sa mort, le général Charette, écrivit à des amis, le 17 août 1887 : «Le général de Sonis est mort, il a reçu la récompense de son long martyre... C'est au milieu de nous qu'il est tombé, soldat de la France, soldat de Dieu ! Toute sa vie peut se résumer en ces deux mots : Honneur et sacrifice !»

Son corps a été inhumé dans la crypte de l'église de Loigny. Sur la pierre tombale on lit ces paroles de Saint Paul, qu'il avait choisies lui-même : Miles Christi, «soldat du Christ» .

Le général de Sonis fut donc un homme d'honneur au service du Christ et de sa patrie.

Soyons, nous aussi, des hommes d'honneur.

**L'honneur**

Qu'est-ce que l'honneur ? L'honneur est un sens des valeurs, un sens du devoir et une fidélité. Il fait partie de la vertu de justice. La vertu de justice est la volonté constante de rendre à chacun ce qui lui est dû. L'honneur est une fidélité à ce que l'on croit, une fidélité à ses promesses, - cette fidélité est vertueuse pourvu évidemment que l'objet des promesses soit moralement bon-. L'honneur est lié à la fierté. On est fier, non pas enorgueilli, d'une valeur, d'un don supérieur, qui ne nous appartient pas, mais qui nous est confié. On est fier de sa foi, fier d'appartenir à l'Église Catholique, par exemple. L'honneur c'est aussi le rayonnement de cette fierté. Il implique la défense de la valeur, du don mis en dépôt, de la dignité accordée.

Ne pas tenir sa parole, trahir sa promesse, c'est donc se déshonorer. Or, nous vivons dans un monde de déshonneur. Ne soyons pas de ce monde-là. Ceux qui ont le pouvoir politique se sont déshonorés depuis longtemps et continuent de le faire tous les jours. La plupart de nos évêques se sont déshonorés. - Quel malheur d'avoir à faire un tel constat ! - Lequel, ces dernières semaines, a pris la défense de la Vierge Marie ?

**Le déshonneur**

Le génial Ernest Hello, toujours dans son livre : L'homme, a fait un essai d'analyse du déshonneur. Il faut connaître cette analyse.

» Puisque, écrit-il, le langage humain distingue si profondément le déshonneur de la faute, il doit y avoir un abîme entre ces deux abîmes, L'homme qui tombe éveille la pitié chez celui qui se déshonore sous nos yeux ?... Tout déshonneur contient la faute; mais toute faute ne contient pas le déshonneur... Quelle est la chose qui fait que le coupable n'est pas seulement coupable, mais infâme ? Quelle serait, si le déshonneur avait une essence, quelle serait l'essence du déshonneur ? Ce serait si je ne me trompe, promettre et ne pas tenir.... Si l'on interrogeait le mépris pour lui demander son secret, le mépris répondrait : Je connais quelqu'un qui promet et qui ne tient pas...»

L'honneur est une vertu éminemment militaire. Le soldat doit aller généreusement au combat, jusqu'au sacrifice de sa vie, pour sa Patrie, par obéissance à ses supérieurs, et les supérieurs doivent stimuler leurs troupes et leur donner l'exemple du sacrifice.

Mais cette vertu est, plus encore, éminemment chrétienne.

**Être des hommes d'honneur**

Chers frères, soyons des hommes d'honneur. Soyons fidèles à nos engagements. Soyons fidèles aux promesses de notre baptê-

me.

Chers époux, soyez fidèles aux engagements du mariage.

Chers confrères, soyons fidèles à notre sacerdoce.

**Ne jamais mentir**

L'honneur est une véracité dans ses promesses. Cultivons donc cette vertu. Mais ne nous arrêtons pas en chemin. Prenons aussi l'engagement de ne jamais mentir, d'être toujours vrais dans nos paroles. Soljenitsyne lança au monde, il y a une dizaine d'années, un solennel appel à «cesser de vivre selon le mensonge» - car le communisme vit du mensonge-. Prenons cet appel pour nous. Si nous voulons servir le Christ, qui est la Vérité, ne mentons jamais, ne mentons plus jamais.

Au livre de la Sagesse, nous lisons : «La bouche menteuse tue l'âme» (I.11). C'est cette phrase qui fit d'André Avellin saint André Avellin. Il l'a relue providentiellement alors que, quelques heures auparavant, un léger mensonge lui avait échappé dans une de ses plaidoiries. Il comprit que Dieu s'adressait personnellement à lui. Alors il quitta sa fonction d'avocat ecclésiastique, se fit moine et devint.... un saint.

**Le capitaine de Cathelineau**

Le capitaine Gérard de Cathelineau a, lui aussi, incarné les grandes vertus militaires. Sa carrière fut courte cependant, Il mourut à l'âge de trente six ans, le 12 juillet 1957, en Haute-Kabylie, au cours d'un raid pour découvrir des abris souterrains occupés par les Fellaghas. Il mourut par amour du Christ et de la France. Ses lettres et ses notes intimes nous révèlent la hauteur de son âme chevaleresque. Dans sa vingt-deuxième année, nouvellement élève de Saint-Cyr, il écrivait : «Je rêve d'épopée, de sacrifices, de donner mon sang pour une belle cause...». A la même époque il composait cette prière : «Permettez, Sainte Vier-

ge Marie, que je sois toute ma vie le serviteur de Dieu, et, sans hésitation, le défenseur de toutes les causes saintes à l'instar de mes ancêtres» . Jeune officier, il fit cette profession enthousiaste : «Être officier, ce n'est pas un métier, c'est une vocation» .

Le capitaine de Cathelineau est mort durant la guerre d'Algérie. Cette guerre n'avait pas les aspects des croisades. Cependant elle était une guerre, dans son fond, de défense de la civilisation chrétienne (cf. Lettre de l'abbé Berto, fin 1959).

Retenons de ce héros, de ce preux, la piété envers sa patrie et l'amour de Dieu.

**L'amour de la patrie**

Nous devons aimer notre patrie terrestre et notre patrie céleste, la terre sur laquelle nous sommes nés et l'Église. La patrie terrestre est la terre des ancêtres, la terre des pères. Ils l'ont enrichie de leurs labeurs. Souvent ils l'ont défendue et l'ont préservée contre les envahisseurs. C'est par elle qu'ils nous ont transmis leur culture, leur foi, leurs traditions. «La loi naturelle nous ordonne d'aimer spécialement et de défendre le pays où nous sommes nés et venus au jour, jusque-là que le bon citoyen n'hésite pas à affronter la mort pour sa patrie...» (Léon XIII, Sapientiae christianae, 10 janvier 1890).

C'est en raison de la piété filiale, donc en raison d'une certaine justice, qu'il faut faire aimer aux enfants leur patrie, en la leur faisant connaître dans ses richesses naturelles, dans ses richesses culturelles, dans ses valeurs morales et religieuses et dans les hauts-faits des ancêtres. - Cependant sans nationalisme malsain et exagéré. Car alors on ferait de la patrie un dieu.

Aimons donc notre France, qui nous a transmis, «la foi de nos pères, notre joie et notre amour» . Aimons-la en réalisant en nous ses valeurs de magnanimité, de beauté, d'enthousiasme, d'équilibre, de droiture, de foi...

**L'amour de l'Église**

Aimons aussi, et plus encore, l'Église, notre patrie céleste à qui nous devons la vie surnaturelle de l'âme...

**Concluons**

Tout chrétien a pour mission, sur la terre, de souffrir pour Dieu et les âmes, d'aimer Dieu, de le connaître et de le servir. Mais tel est appelé surtout à souffrir, tel autre surtout à aimer Dieu, tel, encore, surtout à le connaître et à le faire connaître, tel, enfin, à le servir.

Que chacun de nous reconnaisse sa vocation dans l'Église. Elle est indiquée évidemment en partie par l'état de vie. Pour le reste, afin d'en faire la découverte, il faut prier, il faut tenir compte de l'inclination de nature et discerner l'attrait de grâce. L'attention aux signes quotidiens de la Providence, l'avis du directeur spirituel font trouver sa voie à l'âme qui ne désire que le bien, qui désire réellement faire la volonté de Dieu.

**Invocation à Marie**

Aux noces de Cana, la Vierge Marie a disposé les serviteurs à se rendre attentifs aux paroles de Notre-Seigneur et à les observer ? «Faites tout ce qu'Il vous dira» leur commanda-t-elle.

Or, nous savons que *«le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres»* (Ps. L XI, 13), selon l'accomplissement de ses devoirs.

Que Notre-Dame du bon conseil nous aide alors à découvrir notre mission divine, notre vocation, et à la réaliser aussi parfaitement que possible, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême, jusqu'au Ciel. C'est la grâce que nous demanderons les uns pour les autres.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.